

Au FFM : un cinéma canadien renouvelé?

Alain Dubeau

Number 166, September–October 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50040ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dubeau, A. (1993). *Au FFM : un cinéma canadien renouvelé?* *Séquences*, (166), 18–19.

Avant de subir les assommants discours sur un fédéralisme renouvelé, inévitables en ces temps de campagne électorale, pourquoi ne pas étudier la possibilité d'un cinéma national du même acabit? Pas évident, me direz-vous, surtout après la récolte décevante de l'année 1992 (voir *Séquences*, no. 161, p. 30). Oh surprise! Le cru 1993, sans être exceptionnel, s'avère supérieur et rempli de promesses.

La 17^e édition du Festival des films du monde comportait son lot habituel de films canadiens. On y trouve à nouveau un nombre important de premières oeuvres, parmi lesquelles certaines méritent notre attention. Commençons par **The Myth of the Male Orgasm**.

Avec un pareil titre et un sujet aussi casse-cou, on pouvait s'attendre au pire. Or, le long métrage de John Hamilton a surpris le public grâce à son humour conquérant et son regard lucide sur les relations hommes-femmes dans les années 90. Jimmy Ruvinsky, chargé de cours à l'université, se prête à une expérience menée par un groupe féministe. Consistant en une suite d'entrevues où une femme confronte son interlocuteur mâle en braquant un réflecteur sur lui, la recherche donne lieu à de sa-voureuses anecdotes et à d'intéressants exposés sur les retombées du féminisme: hommes roses, superfemmes, incommunicabilité des sexes, tout y passe. On bavarde donc beaucoup dans **The Myth...** mais la qualité générale des dialogues invalide toute protestation. De plus, l'interprétation se montre uni-formément convaincante. Il faut voir Macha Grenon s'en donner à coeur joie dans son rôle de salope supersexuée. Ça frôle la caricature mais c'est réjouissant! La réalisation fonctionnelle d'Hamilton fait alterner les entrevues de Jimmy et ses discussions subséquentes avec ses deux amis et colocataires. On constate donc peu d'originalité dans la narration, linéaire et répétitive, mais cela n'empêche pas le film de rouler à

Les Mots perdus
de Marcel Simard

Au FFM

UN CINÉMA CANADIEN RENOUVELÉ?

Alain Dubeau



un train d'enfer pour notre plus grand plaisir.

Dans un tout autre registre, on trouve **Lilly** de David Marcoux. Sombre et intense, ce long métrage impressionne par son atmosphère d'oppression, habilement créée, grâce à la musique de R. Murray Schafer et à la progression narrative, implacable. À plusieurs moments, on ne peut se retenir d'évoquer l'isolation schizoïde de **The Shining** ou encore, le surréalisme absurde de **Eraserhead**. Marcoux, avec un maigre budget de 18 000 \$, nous entretient ici de manipulation médiatique, d'amour impossible, de meurtre, de tyrannie familiale et patriarcale avec, en filigrane, une touche d'inceste. Évitant la lourdeur d'un discours démonstratif, le cinéaste préconise

l'ellipse et la suggestion à travers une heureuse exploitation de l'hors-champ et du non-dit. La mise en scène tend à l'épure à l'aide de ses plans fixes, longs, fréquemment frontaux et se fermant sur des fondus au noir. Tant de qualités font de **Lilly** un premier essai fort réussi et établissent David Marcoux comme un auteur à surveiller.

Il en va de même pour Isabelle Hayeur, la jeune Québécoise qui nous présentait **La Bête de foire**. Ce film, moins accompli que les deux précédents, constitue toutefois une curieuse incursion dans le cinéma d'auteur. Quasi expérimental, le scénario de **La Bête...** témoigne d'un talent évident pour l'écriture. Cependant, le récit complexe et métaphorique (un tantinet préten-

tieux...) de Hayeur, multipliant les niveaux narratifs, aurait requis une réalisation plus serrée, afin de vraiment captiver le spectateur. À maintes reprises, on devine une hésitation dans les choix de mise en scène, ce qui entraîne un manque de cohésion et de rythme. Cela a également des répercussions sur le jeu des comédiens, laissés à eux-mêmes. Il ne reste à la réalisatrice, douée pour la création littéraire, qu'à assurer sa mise en scène et sa direction d'acteurs. Dès lors, le pouvoir des images opérera en symbiose avec la force d'écriture d'Hayeur et le Québec se verra doté d'une auteure en pleine possession de ses moyens.

Évidemment, le renouveau revêt différents aspects, positifs ou négatifs... Ainsi se manifeste, tout comme l'an dernier, la présence de quelques mauvais films de genre.

Dans le médiocre thriller **Cold Sweat**, Gail Harvey semble davantage préoccupée par l'enfilade de scènes de baise que par l'organisation d'un climat de tension. Il est désolant d'observer une femme s'adonner à une si banale *sexploitation*. Dans le même sillon de pauvreté, l'insipide comédie **The Perfect Man** de Wendy Hill-Tout irrite le plus conciliant des publics. La relation houleuse entre Michael et Melissa pousse cette dernière à rêvasser à l'homme parfait, ce qui amène un assemblage inconséquent de saynettes peu drôles, où le potentiel comique de Phyllis Diller est réduit à néant.

Moins catastrophique, **Cadillac Girls** de Nicholas Kendall déçoit quand même. Cette tortueuse relation mère-fille nous transporte de la Californie à la Nouvelle-Écosse, où Sally, accompagnée de sa fille Page, doit régler les affaires de son père décédé. S'élevant à peine au-dessus des standards télévisuels, autant esthétiques que thématiques, le long métrage de Kendall ne réserve aucune surprise, sinon celle de nous faire découvrir une jeune actrice qui perce littéralement l'écran: Mia Kirshner. À surveiller de très près dans **Love and**



The Myth of the Male Orgasm de John Hamilton

Human Remains et **Exotica**, les prochains films de Denys Arcand et Atom Egoyan.

Du côté des courts et moyens métrages, on note peu de choses excitantes, même lorsqu'il s'agit de Pierre Perrault, documentariste estimé. Au visionnement de son **Oumigmag ou l'Objectif documentaire**, il est difficile de savoir s'il s'agit d'un essai expérimental et poétique sur le documentaire ou, plus simplement, d'un documentaire raté ayant pour sujet le boeuf musqué. Plus frappante, la fiction **Collateral Damage** de Leonard Farlinger associe un règlement de comptes de petit quartier à la récente guerre du Golfe par l'entremise d'un étonnant dialogue entre un propriétaire de café et sa télé... La réalisation utilise efficacement le montage parallèle pour mener à l'éclatement d'un drame latent. Aussi informatif que prenant, **Collateral Damage** atteint son but.

Après son percutant **Love-moi**, Marcel Simard récidive cette fois-ci avec **Les Mots perdus**, un film sur

l'aphasie constitué de quatre sketches. Ce long métrage pêche par l'inégalité de ses composantes. Le meilleur segment, qui se déroule en Suisse, parvient à émouvoir grâce à l'humour et à la force des personnages. Formellement plus dynamique que les autres, il inclut de troublants passages en noir et blanc, où l'on partage la douleur ressentie par ces gens. Le sketch québécois, le premier dans lequel Simard tente d'insuffler une dimension fantastique, ne lève pas et installe un malaise qui se répand sur les trois autres.

Mis à part **Le Sexe des étoiles**, on trouvait également un autre film canadien en compétition officielle: **The Lotus Eaters** de Paul Shapiro. Ce long métrage illustre les bouleversements provoqués par l'arrivée d'une jeune et pétillante institutrice dans une petite île tranquille au large de la Colombie-Britannique. Se déroulant au début des années 60, **The Lotus Eaters** dégage sans contredire le charme de l'époque qu'il décrit. Les personnages, de la petite Zoe à la grand-mère Flora, sont tous attachants, souvent savoureux et bien servis par leurs interprètes. On peut cependant déplorer le sous-emploi de Sheila McCarthy. Par contre, il règne une telle bonne humeur dans le film que l'on oublie vite la réalisation triviale ainsi que la prévisibilité de l'histoire. La gentillesse et la naïveté l'emportent et cela fait du bien. Tout comme il est réconfortant de constater que le cinéma canadien peut sortir de son marasme... ☆

Lily de David Marcoux

